

# *Libretto*



IVAN CASSAGNAU

CE QUE  
CHAQUE JOUR  
FAIT DE VEUVES

Journal d'un artilleur  
1914-1916

Texte établi par  
ANNE PARLANGE

Notes et préface de  
NICOLAS CASSAGNAU

*libretto*

© Éditions Buchet/Chastel, Paris, 2003.

ISBN : 978-2-36914-089-4

Ivan Cassagnau et son frère jumeau, Marcel, sont nés à Sainte-Radegonde dans le Gers le 11 novembre 1890. Élevé par son grand-père, instituteur, Ivan reçoit une solide éducation classique et obtient le baccalauréat en 1907 avant de s'engager à dix-neuf ans dans l'artillerie par amour des chevaux. La guerre le trouve au grade d'adjudant-chef alors qu'il vient de se marier, en mai 1914. Son épouse décédera en couches à l'été 1917, lui laissant un fils, Jules. D'abord chef de la 30<sup>e</sup> batterie de renforcement du 57<sup>e</sup> régiment d'artillerie de campagne de Mirepoix, dans l'Ariège, Ivan est en Alsace le 17 août 1914 et participe à la campagne des Vosges en août-septembre 1914, puis est envoyé dans la Meuse. Il participe à la longue bataille de Verdun, où il est blessé. Viennent ensuite l'armée d'Orient en 1917-1918 et le retour en Champagne en avril 1918. Sa participation à la Première Guerre mondiale trouvera ses prolongements sur les théâtres extérieurs (Orient, Roumanie, Bulgarie, Palestine, Égypte) jusqu'à Noël 1920. Ivan Cassagnau continuera sa carrière militaire après s'être installé dans les Vosges, où il épousera sa seconde femme, Marie Ferry. En 1924, il quitte l'armée et devient employé de banque puis de papeterie. Décédé à Raon-l'Étape le 22 février 1966, il est enterré à Saint-Jau, un hameau de son village natal.



## PRÉFACE

Le plus loin qu'il me souvienne, c'est la voix de cet homme étrange, grand et voûté, qui sentait le tabac gris et la naphthaline : « Prrrends garde, il morrrd. » C'est à moi qu'il parlait, petit bonhomme de quatre ans planté devant le chien de la ferme – et je l'entends encore, ce grand-père terrible, que son accent rendait inquiétant à nous autres petits Vosgiens, plus familiers des lenteurs de notre patois.

Comment avait-il pu arriver ici ? Il repartait chaque année passer l'hiver « là-bas », en revenait avec un accent remis à neuf, et des photographies de gens graves et figés dans leurs habits du dimanche, qu'il collait dans l'album unique et défendu qui racontait sa vie. Plus tard, nous avons remarqué qu'il y manquait cinq années, celles dont on ne parlait pas. Mais on ne cache rien aux enfants.

C'était un secret qui se montrait partout, que nous découvriions un peu plus chaque jour, après l'école, dans les bois, par de longs fossés qui serpentaient, à demi comblés, sur des kilomètres, entre de grands entonnoirs creusés on ne savait par qui ni pourquoi ; on y trouvait de gros barbelés entortillés, des godillots moisis, et parfois, excitation suprême, affleurant entre deux buissons de myrtilles, un grand bout d'acier très pointu avec une poignée pourrie, aussitôt confisqué par les grands.

On ne faisait pas encore le rapport avec le drôle de jardin

là-haut dans le col au milieu des sapins, avec toutes ses croix identiques et alignées à la perfection. Il y avait bien des croix au cimetière en ville, mais toutes différentes et en désordre, elles... Un jour, nous devions être assez grands pour cela, on nous expliqua gravement que la France et l'Allemagne (qui ça?) s'étaient battues ici, dans cet endroit si bien tenu, et que chaque premier dimanche de septembre, le maire, le sous-préfet et quelques autres prononçaient un discours en souvenir... de quoi au juste? Il fallait rester des heures sans bouger et il pleuvait à tous les coups.

Et d'abord, pourquoi se serait-on battu dans ces forêts si tranquilles où l'automne est si lumineux, où la terre sent si bon la fougère et le bolet sous les grands sapins noirs? «Septante», «la grande» et «quarante»: que signifiaient ces mots qui revenaient souvent dans les discours? Chacun a eu la sienne, ajoutait mon père. Mais laquelle donc? On n'osait pas demander pour en avoir une nous aussi...

Ce qui était bizarre, c'est qu'il y en avait beaucoup dans la région, de ces jardins. Des gazons immenses ondulant à perte de vue, de minuscules avec deux ou trois croix, et même certains avaient à l'entrée, dans une guérite, un gros livre où de vieux messieurs habillés comme grand-père laissaient quelques mots d'une écriture tremblée: «J'y étais», lisions-nous en cachette. Quelques-uns parlaient une langue inconnue que grand-père n'aimait guère, on le voyait bien, mais il ne disait rien; au fond, on sentait qu'il aurait aimé leur parler à eux aussi, comme il abordait sans façon ceux qui portaient le même béret que lui, sans les connaître pourtant, lui qui nous interdisait d'approcher les étrangers.

Étranges aussi, et fascinants, bien plus que les chapeaux invraisemblables garnis de fleurs et de voilettes sous lesquels il les croyait bien cachés, c'étaient ces lourds fusils qui ne servaient pas à la chasse, ce gros revolver graisseux, ces sabres étincelants et cette boîte en fer remplie de médailles



multicolores, tout ça au grenier, ce grenier magique des enfants.

Il y avait aussi ces meurtrières dans le mur, côté est : on réussit à apprendre qu'elles dataient de « celle d'avant », mais laquelle donc ? Et cet obus, resté planté dans la façade, côté ouest, qui datait, lui, de « celle d'après »... La maison, criblée comme toutes les maisons des alentours, s'appelait *Les Deux Obus* : car elle avait gardé un deuxième obus de « celle d'après », qui avait son histoire aussi, mais dans la cave, lui.

Dans les champs, régulièrement, une charrue éventrait des caisses moisies d'où sortaient des choses pointues, reliées en bandes, qu'on nous interdisait d'approcher, ce qui nous intéressait encore plus... Et dans les bois, ces parcelles où les bûcherons refusaient d'aller esquinter leur chaîne de tronçonneuse à cause d'éclats incrustés dans les arbres, qu'il fallait débiter à la main.

Cela faisait beaucoup de mystères, qui remplirent nos premières années. Après la mort du grand-père, qui ne les élucida jamais, notre grand-mère nous apprit que ces choses bizarres avaient amené le grand-père, oh ! il y avait longtemps... Qu'elle avait vingt ans, qu'il portait de beaux pantalons rouges, une fière moustache et qu'il montait un beau cheval bai, qu'il était chef de pièce (Ah ! c'était du théâtre ? – Ben oui, le théâtre des opérations, soufflait un grand) et qu'il l'avait remarquée, qu'il avait combattu puis était reparti plus loin, vers « Dun », à ce que nous avons compris, puis plus loin encore, aux Dardanelles (là, on avait cherché dans l'atlas) – même que c'était de là que venaient les sabres –, qu'il avait été blessé puis avait disparu, puis était revenu pour l'épouser des années plus tard, alors qu'elle était seule, ses frères et son fiancé étant morts entre-temps. De cela, elle ne voulait pas parler et nous ne questionnions plus, très fiers de notre aïeul qui avait voyagé si loin et qui était si modeste pour ne jamais en parler...

Bien plus tard, devenus grands, nous avons retrouvé son manuscrit. Nous avons lu Genevoix, et Céline, et Erich Maria-Remarque ; et appris beaucoup d'autres choses à propos de ce théâtre-là. Mais pour nous, ses petits-enfants, ces pages écrites au jour le jour par un de ces artilleurs de 14 que ceux d'en face appelaient « les bouchers noirs » avaient trouvé leur sens.

NICOLAS CASSAGNAU

1

Mobilisation, août 1914



*Heizwiller, 20 août 1914*

Quand je nais, personne ne m'attend. Tout le monde est penché sur le berceau de mon frère Édouard, à qui ma mère vient de donner le jour. Subitement, les douleurs la reprennent et je viens au monde, si petit, si chétif que, de l'avis général, je ne dois pas vivre. C'est grand-mère qui me sauve : elle me cale entre trois dames-jeannes pleines d'eau chaude et me donne à boire un peu d'eau sucrée mouillée d'armagnac. Ma mère n'a que peu de lait. Elle doit le réserver pour mon jumeau. Quand on me donne du lait de vache, je vomis tout. Grand-mère ne se résigne pas. Un mois durant, elle me tient entre la vie et la mort avec l'eau sucrée, l'armagnac et les bouillottes. Mes parents sont repartis à Agen avec le bébé.

Grand-mère a l'idée de demander aux religieuses de l'hôpital de Fleurance du lait de femme accouchée. Elles sont d'accord, mais comment le transporter ? C'est le facteur qui accepte de s'en charger. Il a perdu un bras à la guerre de 70, on l'appelle « l'Esbrassat ». Tous les jours, dans la sacoche de sa bicyclette, il glisse une petite bouteille au fond épais à demi remplie de lait. Quand j'ai passé mes deux mois, grand-mère déclare que je suis sauvé.

Je n'ai parlé de cela à personne. Cela me revient ce soir. Nous sommes le 20 août. La guerre est déclarée depuis le 2.

Hier, nous avons reçu le baptême du feu. Deux officiers, huit sous-officiers et cent dix-sept hommes sont morts ou portés disparus. Ce matin, au cours de l'avance, nous avons pu nous rendre compte des effets terrifiants du canon de 75. J'ai compris pourquoi les Allemands nous appellent « les Bouchers noirs<sup>1</sup> ». Le 6<sup>e</sup><sup>2</sup> a littéralement haché l'infanterie adverse. Surpris à faible distance, soumis à un tir aussi bien préparé qu'au polygone, rapide et intensif, les Feldgrau<sup>3</sup> ont été fauchés par rangs entiers. À notre passage, tout ce qui reste de valide dans le village est occupé à creuser une longue tranchée pour y enterrer les morts. Huit chariots transportent les cadavres. Quelle tristesse et quelle pitié! Ah! Que maudite soit la guerre!

Comme elle est lointaine déjà, cette date fatale du 2 août! Et pourtant, comme elle est proche encore! Elle a coupé ma vie. Jusque-là, je menais une existence heureuse. Je ne le savais pas, mais je le reconnais maintenant. À dater de ce jour, j'ai connu plus de soucis, d'angoisses, de peines et de deuils que pendant mes vingt-quatre années de vie.

Lorsque la mobilisation générale a été déclarée, je terminais mon service militaire à Mirepoix. Nous avons regagné immédiatement Toulouse. Le Parc<sup>4</sup> s'est installé dans une fabrique d'artifices sur la rive droite du canal du Midi, les hommes dans un couvent de religieuses au quartier des Minimes et les écuries chez un fabricant de conserves, entre les deux. Le 3 et le 4 août sont arrivés les réservistes et les chevaux. J'ai

1. Cette expression s'explique par la couleur de l'uniforme bleu sombre porté par les artilleurs français et par l'efficacité meurtrière du canon de 75.

2. 6<sup>e</sup> régiment d'artillerie.

3. Feldgrau: le gris feldgrau (littéralement: gris de campagne, au sens de campagne militaire) est la couleur de l'uniforme allemand en 1914. Par extension, le mot désigne les soldats allemands.

4. L'Intendance.

été nommé chef de pièce à la 30<sup>e</sup> batterie<sup>1</sup> de renforcement, composée de réservistes. Il faut tout mettre sur pied : contrôler les hommes, les chevaux et les armes, habiller 180 hommes, veiller aux cuisines et aux magasins, assurer la perception et la distribution des denrées diverses, etc.

Cette malheureuse 30<sup>e</sup> est la parente pauvre de la brigade. Elle a bien reçu intégralement tout son dû, mais on a l'impression qu'un mauvais génie lui a réservé ce dont les autres unités ne voulaient pas. Par exemple, la plupart des brodequins sont d'une pointure tout juste convenable pour un enfant. Quant aux culottes et aux vestes, l'Intendance n'a pas prévu qu'après la trentaine un homme a tendance à grossir. Il y a notamment un ventripotent commis aux écritures d'une grande administration qui, malgré de louables efforts, ne parvient pas à s'emprisonner dans ce qu'il appelle un « boléro ».

Avec les chevaux, c'est autre chose. Quand ils sont tous réunis, il faut les baptiser et les affecter. Le lieutenant chargé de l'opération prend un petit Larousse et, de A jusqu'à Z, au hasard des pages, dit un nom, que le sous-officier secrétaire inscrit sur un cahier avec un signalement sommaire. Mais les hommes ont tôt fait de changer cet état civil. Une vieille jument, dont la lèvre inférieure pend lamentablement, est appelée La Joconde. Il y a Poincaré, Le Capitole, La Blonde... Pour constituer les attelages, on tient compte de la robe et de la force. Dans l'ensemble le choix est facile. Mais chez les bêtes comme chez les gens, on tombe sur de mauvais caractères. Certains manifestent une telle incompatibilité d'humeur qu'il faut les séparer sur-le-champ. Lorsque, le

1. En 1914, une batterie de 75 se compose de 3 officiers, 177 hommes de troupe et gradés, 178 chevaux et 4 canons de calibre 75 mm. Il faut six chevaux pour tirer un seul canon et bien davantage pour acheminer les munitions, les vivres, etc.

8 août, le capitaine fait atteler la batterie pour une première marche d'épreuve, c'est, malgré la gravité de l'heure, un vrai fou rire. Empêtrages, chutes, timons cassés et colliers arrachés ne se comptent pas. Ça promet.

Le départ a lieu le 9 août à 22 heures. Je parviens à m'échapper pour dire adieu à ma chère C. Nous sommes bouleversés. Elle s'efforce de maîtriser son émotion, moi aussi. Elle a préparé une collation, mais je ne parviens pas à en avaler la première bouchée. Je la serre contre moi, sans pouvoir dire un mot, puis, agenouillés au pied du lit, nous prions, les mains jointes sur notre Bible de mariage.

Lorsque tous les attelages y ont pénétré, le Parc est bondé. Toutes les voitures sont fleuries, les canons aussi. Chaque bête porte un œillet ou une rose à la bricole. Chacun de nous pique une fleur à sa veste. Un groupe de jeunes filles remet une gerbe de roses à notre capitaine qui, très ému, remercie.

– Ramenez-nous nos enfants, mon capitaine, dit une mère.

– Je vous le promets, madame. Après la victoire!

C'est alors une embrassade générale. Nous gagnons la gare Raynal par les boulevards et la rue de la Concorde. Partout sur notre passage, ce ne sont qu'acclamations, vœux et encouragements. Cette foule vibrante, ce délire patriotique en cette chaude nuit d'août est un spectacle magnifique. Mais, suivant les consignes du capitaine, la batterie garde le silence le plus complet. À hauteur de la rue du Béarnais, nous nous arrêtons longuement pour permettre au 23<sup>e</sup> de passer. Erreur d'horaire sans doute. La nuit tombe.

10 août. Départ effectif à 3 h 30 pour une destination inconnue. Dormir! Personne n'y pense. Nous faisons halte à Carcassonne. La ville regorge de prisonniers allemands, nous assurent les cheminots. Cette nouvelle nous remplit de joie. Allons! Les paris sont ouverts! Rentrons-nous pour les



vendanges ou pour la Noël? Nous venons d'entendre, hélas, le premier « bobard ». D'autres ont déjà suivi.

À Narbonne, halte repas. Nous sommes gâtés par la population. Le vin est donné gratuitement et à profusion. Un peu partout des demi-muids sont mis en perce. Bidons et peaux de bouc sont aussitôt emplis. À Cette<sup>1</sup>, on nous donne de très bonnes pommes. Nous contemplons la mer, que beaucoup n'ont jamais vue. À Nîmes, nouveau bobard : nous allons former ici l'armée des Alpes destinée à contenir les Italiens. En fait, nous allons être regroupés avec deux batteries de Nîmois pour compléter le 57<sup>e</sup> régiment d'artillerie de la 44<sup>e</sup> division. Les autres unités de renforcement viendront de Clermont-Ferrand et de Valence. Mais la 30/57 – c'est ainsi qu'on nous appelle désormais<sup>2</sup> – est l'invitée du bout de la table. Toulousains et Nîmois, s'ils ont de bonnes relations, fraternisent peu. L'état-major nous ignore. Le commandant ne connaît aucun de nos sous-officiers. Avec nous il est cassant et plein de morgue. Dès les premiers jours de la campagne nous apprenons à en avoir peur et bientôt nous le détestons.

Il fait un temps torride. Nous passons une nuit pénible. Moustiques et punaises nous harcèlent sans arrêt. Au réveil un coiffeur nous propose ses services. Pendant que j'attends mon tour, je l'entends jaboter :

– La guerre sera vite finie, allez ! Un ami à moi vient de Marseille. 200 000 Hindous sont en train de débarquer. Voui, voui ! 200 000 ! C'est des gens encore sauvages. Ils mangent la chair humaine. Ils voient aussi bien la nuit que le jour. Quand on va les lâcher sur les Prussiens, il n'y en aura plus pour longtemps, c'est moi qui vous le dis !

Je ne puis m'empêcher de sourire.

Départ à 20 heures. Je voyage en première classe avec

1. On n'écrit pas encore « Sète ».

2. La 30<sup>e</sup> batterie du 57<sup>e</sup> régiment.

l'adjudant et un sous-officier. Avignon, le château des Papes, le Rhône sont vus sous la lune. À Valence, des dames de la Croix-Rouge circulent le long du convoi et nous donnent café, chocolat, sandwiches et cigarettes. La ville est dans la brume. Plus tard, c'est Besançon et le Jura, où les prés très verts nous surprennent. À cette saison, chez nous, tout est grillé. À Dôle, pendant qu'on nous distribue du bouillon, du café relevé de rhum et du tabac, surgit un vieux monsieur.

– Chef, je voudrais parler au responsable du convoi.

Je le conduis vers le capitaine.

– Capitaine, dit-il en se découvrant, j'aurais une requête à vous présenter, celle de me prendre avec vous.

Et, comme l'officier s'étonne.

– J'ai fait 70, moi. Mes fils sont partis. Je veux me battre!

– C'est très bien, monsieur, je vous félicite ; mais je ne puis vous donner satisfaction. Croyez que je le regrette...

– J'ai soixante-douze ans, capitaine, mais je suis encore valide. Avec 200 000 hommes comme moi, la Prusse est foutue!

On sourit discrètement.

– À Nancy, on a bien pris un dragon de quatre-vingts ans. Je veux me battre, vous dis-je! reprend le vieux patriote.

– Prenez patience, monsieur. Pour le moment nos unités sont au complet. Mais il y aura bientôt des vides et alors vous pourrez « servir » encore, j'en suis persuadé.

Le vieux monsieur s'en va, tout triste. Au respect que lui témoignent les employés de la gare et d'après ce qu'ils nous disent, nous devinons que cet original est en réalité une très importante personnalité, bien connue de tous et infiniment respectée.

Le 17 août, à 2 heures du matin, nous arrivons à Belfort. Tiens, ce n'est pas précisément le secteur des Alpes ! Ah, ces bobards ! Le ciel est bas, la nuit noire. Il se met à pleuvoir.

Au petit jour on quitte la gare. Il faut grimper une rampe qu'on aborde au galop, voiture après voiture. Traverser la ville endormie. Arrêt près du canal du Rhône au Rhin. On attend des ordres. Soudain une véritable trombe d'eau s'abat sur nous. Je parviens à m'abriter sous la marquise d'un grand magasin. En face de nous une fenêtre s'ouvre. Une vieille dame paraît et nous interpelle en pleurant. Ses deux fils aussi sont à la guerre.

Enfin, nous partons ! Nous marchons au pas avec des haltes fréquentes pour ajustage du harnachement. On pénètre dans des villages déjà mis en état de défense. On voit des pièces de 90 en batterie avec leur lot de munitions : obus et gargousses. Ce matériel vétuste nous fait sourire. Mais ses servants nous disent, très fiers, que les canons sont pointés sur les cols et que les observateurs sont à leur poste, sur la frontière. Dans la campagne courent des réseaux de barbelés.

Deux animaux déjà fourbus doivent être évacués. Je remplis là mon premier « papier ». Ce sont deux vieilles juments que le trajet a épuisées. En réalité, elles n'auraient pas dû être prises par la réquisition. Mais j'ai tout lieu de croire que leur conducteur, un triste sujet toujours entre deux vins, les a totalement négligées depuis Toulouse.

Arrivée à Boron, où nous passerons la nuit. Le village est déjà occupé par des fantassins alpins du 97<sup>e</sup> en molletières et béret. Je suis désigné pour faire le logement. Comme je travaille à mon bureau paraît soudain une vieille femme absolument déchaînée, vociférant et gesticulant. Elle se démène comme une véritable furie. Des alpins ont prélevé... des poissons dans son étang ! Je n'ai pas qualité pour intervenir et renvoie la plaignante au général. Il faut bien cela pour la calmer.

– C'est sûr qu'ils seront punis ?

– Oh, madame, ils seront certainement fusillés dès demain matin ! »

La vieille lève les bras au ciel et s'en va, ne voulant pas prendre cette terrible responsabilité.

18 août. Un motocycliste apporte des ordres. En route. La chaussée est bordée de pommiers qui croulent sous les fruits. Nous en faisons une abondante provision. Dans un village, nous voyons un clocher détruit; un obus de 105 non éclaté gît au bord du fossé. Des cartouches de Mauser jonchent le sol. On s'est donc battu par ici. Plus loin, un poteau frontière renversé nous dit que les nôtres ont franchi la barrière qui nous séparait de l'Alsace. L'aigle allemande cerclée de rouge est maculée de boue. Le capitaine arrête la batterie.

– Garde à vous! Nous rentrons en territoire «ennemi».

Un territoire qui nous a été arraché par la force, mais qui est maintenant redevenu français! Chère et loyale Alsace, nous sommes heureux de fouler ton sol.